

Carlos Guévara

Le symptôme : du symbolique au réel *

J'ai décidé de garder le titre proposé initialement : « Le symptôme : du symbolique au réel », bien que je le considérais comme provisoire à l'origine, dans la mesure où il s'agit d'un après-midi des cartels sur le fantasme. J'aurais pu l'intituler différemment, par exemple : « Le symptôme, entre symbolique et réel » ou bien : « Le nœud du symptôme », puisque c'est le sujet que j'ai choisi dans ce cartel où j'ai le plaisir de travailler, de tisser, dans lequel nous nous intéressons à la lecture du séminaire « RSI » de Lacan.

Les trois approches révèlent de questions ainsi que d'hypothèses différentes qui finalement se rejoignent et se répondent. Mon propos ici sera de les mettre en évidence et peut-être d'affiner la formulation de la question qui va orienter la suite de mon travail ; de ce point de vue, il faut le considérer comme une réflexion en cours, sans prétention d'achèvement.

La première formulation, « du symbolique au réel », vise à montrer l'évolution de la conception de Lacan sur le symptôme, évolution qui va de l'accent mis sur la nature symbolique, celui du symptôme comme métaphore, à l'accent sur la dimension réelle, très centrale dans le séminaire « RSI ».

La deuxième, « entre symbolique et réel », concerne la place même qu'occupe le symptôme dans le nouage des trois registres imaginaire, symbolique et réel ; on verra comment le signifiant et la lettre sont convoqués pour tenter une réponse.

La troisième, « le nœud », se réfère à ce qui est proprement noué dans le symptôme, une approche de la fonction du symptôme, son opération.

* Intervention à l'EPFCL, après-midi des cartels du 12 février 2005, Paris.

Le symptôme, c'est du réel

Dès l'introduction du séminaire « RSI », Lacan annonce la couleur : « Comme analyste, je ne peux tenir la grève que pour un symptôme, au sens où peut-être cette année, j'arriverai à vous en convaincre, que le symptôme c'est, pour se référer à une de mes trois catégories, c'est du réel ¹. » Je dois avouer que cette phrase m'avait laissé perplexe. Tout d'abord par son caractère radical, tranchant ; et ensuite, du fait que bon nombre des textes antérieurs s'efforçaient de définir le symptôme à partir de la référence symbolique.

Un petit récapitulatif me paraît nécessaire. On pourrait suivre la trace de cette théorisation du symptôme à partir du symbolique dans tous les séminaires qui précèdent la conception borroméenne. Je voudrais faire remarquer que le séminaire sur *Les Psychoses* porte l'attention de manière centrale sur la dimension de la métaphore ; d'ailleurs, la construction de la notion de métaphore paternelle est réalisée à partir d'une première réflexion sur les phénomènes psychotiques et la construction délirante.

Dans ce séminaire, Lacan dira de manière explicite que les mécanismes décrits par Freud dans la formation des névroses, à savoir la condensation et le déplacement, correspondent respectivement à la métaphore et à la métonymie.

Dans les séminaires *La Relation d'objet* et *Les Formations de l'inconscient*, Lacan construit une définition générale du symptôme. Ainsi, le symptôme sera qualifié de métaphore. Ce traitement du symptôme à partir du symbolique révèle plusieurs angles, et le séminaire sur *Les Formations de l'inconscient* est révélateur à cet égard. D'abord parce que Lacan reprend la référence à la métaphore paternelle : « Ce que je vous apporte aujourd'hui donne un peu plus de précision à la notion de père symbolique. C'est ceci – le père est une métaphore. [...] Une métaphore, je vous l'ai déjà expliqué, c'est un signifiant qui vient à la place d'un autre signifiant. Je dis que c'est le père dans le complexe d'Œdipe ². » Ensuite, une conception de l'inconscient à partir de la métaphore se dessine : « La métaphore se situe dans l'inconscient ³. »

1 J. Lacan, Séminaire « RSI », 1974-1975, inédit, leçon du 19 novembre 1974.

2 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 174-175.

3. *Ibidem*, p. 176.

Un chapitre en particulier dans ce séminaire, intitulé « Les masques du symptôme », déploie cette conceptualisation et la précise par rapport au symptôme, le désir et l'inconscient : « Sur quoi la découverte freudienne a-t-elle porté l'accent à son départ ? Sur le désir. Ce que Freud essentiellement découvre, ce qu'il appréhende dans les symptômes quels qu'ils soient, qu'il s'agisse des symptômes pathologiques ou qu'il s'agisse de ce qu'il interprète de ce qui se présentait jusque-là de plus ou moins réductible à la vie normale, à savoir le rêve par exemple, c'est toujours un désir ⁴. » Lacan nous fait remarquer que déjà chez Freud, c'est la dimension de satisfaction du désir qui est centrale et qu'à ce titre le symptôme est problématique puisqu'il apparaît comme une satisfaction à l'envers. De ce point de vue, le désir apparaît lié à quelque chose qui est son apparence et son masque : « Disons que le sujet s'intéresse, qu'il est impliqué dans la situation de désir, et c'est cela qui est essentiellement représenté par un symptôme, ce qui ramène ici la notion de masque. La notion de masque veut dire que le désir se présente sous une forme ambiguë qui ne nous permet justement pas d'orienter le sujet par rapport à tel ou tel objet de la situation. C'est un intérêt du sujet dans la situation comme telle, c'est-à-dire dans la relation de désir. C'est précisément ce qui est exprimé par le symptôme qui apparaît, et c'est ce que j'appelle l'élément de masque du symptôme. C'est à ce propos que Freud peut nous dire que le symptôme parle dans la séance ⁵. »

À partir de ces considérations, on voit apparaître une conception du symptôme comme quelque chose qui d'une part représente un désir occulte, d'autre part qui parle, c'est-à-dire quelque chose à déchiffrer ; et enfin qui masque le désir. D'ailleurs, Lacan avance dans le même séminaire une formule générale du symptôme : « J'appelle ici symptôme, dans son sens le plus général, aussi bien le symptôme morbide que le rêve, que n'importe quoi d'analysable. Ce que j'appelle symptôme, c'est ce qui est analysable ⁶. »

L'écrit contemporain du séminaire *Les Formations de l'inconscient* est celui de « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans lequel la distinction entre métaphore et métonymie introduit une

4. *Ibid.*, p. 320.

5. *Ibid.*, p. 326.

6. *Ibid.*, p. 324.

dichotomie entre le statut métaphorique du symptôme et le statut métonymique du désir, de même qu'entre la dimension métonymique de la pensée et la dimension métaphorique de l'être.

Lacan précise : « Le mécanisme à double détente de la métaphore est celui-là même où se détermine le symptôme au sens analytique. Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient se substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme – métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant – la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre ⁷. »

Il finira cet écrit en disant : « Le symptôme *est* une métaphore, que l'on veuille ou non se le dire, comme le désir *est* une métonymie ⁸. »

Ce rappel nous montre bien l'écart entre deux moments du travail d'élaboration de Lacan, entre deux conceptions du symptôme. De ce point de vue, on pourrait dire que « RSI » marque un point de bascule dans la théorie lacanienne.

Entre symbolique et réel

Revenons au séminaire « RSI », puisque, si l'accent dans la définition du symptôme est mis sur le réel, cette nouvelle conception n'est pas contradictoire avec la précédente, mais plutôt complémentaire, ainsi que l'a rappelé récemment Colette Soler dans le Séminaire d'École. La définition évolue en ce sens dans « RSI » de telle sorte que, en revenant sur la triade freudienne d'« inhibition, symptôme, angoisse », Lacan précise une formule sur l'articulation du réel et du symbolique au niveau du symptôme : « Enfin, pour définir le troisième terme, c'est dans le symptôme que nous identifions ce qui se produit dans le champ du réel. Si le réel se manifeste dans l'analyse et pas seulement dans l'analyse, si la notion de symptôme a été introduite, bien avant Freud par Marx, de façon à en faire signe de quelque chose qui est ce qui ne va pas dans le réel, si en d'autres termes, nous sommes capables d'opérer sur le symptôme, c'est pour autant que le symptôme est l'effet du symbolique dans le réel [...].

7. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits.*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 518.

8. *Ibid.*, p. 528.

C'est pour autant que l'inconscient est pour tout dire ce qui répond du symptôme⁹. »

Il me paraît important de retenir que si Lacan place le symptôme dans le champ du réel, il souligne aussi le coïncement qui se produit entre le symbolique et le réel, là où se situe le symptôme. De ce point de vue, l'effet du symbolique sur le réel marque une limite, limite du symbolique, mais aussi une jonction, une mixture faite du symbolique et du réel.

Il existe cette dimension de jonction et en même temps l'impossibilité d'un recouvrement total de l'un par l'autre. Cela m'évoque la référence au littoral que Lacan emploie dans « Lituraterre¹⁰ » : cela implique qu'un écart, aussi réduit soit-il, se produit. Ainsi, le symptôme comporterait d'une part une dimension déchiffrable et réductible et d'autre part une dimension irréductible, qui échappe au symbolique et qui relève du registre du réel.

Lacan s'interroge sur cet écart à partir de la métaphore : « Les trois tiennent entre eux réellement, ce qui implique la métaphore tout de même, et ce qui pose la question de quelle est l'erre de la métaphore [...]. Qu'est-ce qui peut définir un maximum de l'écart de la métaphore, au sens où je l'ai annoncé, référence à "L'instance de la lettre", dans mes *Écrits* ; quel est le maximum permis de la substitution d'un signifiant à un autre¹¹ ? »

Cette question, qui en d'autres termes est celle de la limite du signifiant, de la limite de possibilité d'opération du signifiant, renvoie à la référence à la lettre. Je voudrais souligner que Lacan nous rappelle sans cesse dans ce séminaire que le nœud borroméen, c'est une écriture, une écriture qui supporte un réel : « Ce réel qu'est le nœud, nœud qui est une construction, ce réel se suffit à laisser ouvert ce trait, ce trait d'écrit, ce trait qui est écrit qui du réel supporte l'idée¹². »

La référence à la relation entre le signifiant et l'écrit s'impose ; cette différence marque en quelque sorte le glissement de l'accent mis sur la dimension symbolique du symptôme à celui sur sa dimen-

9. J. Lacan, Séminaire « RSI », *op. cit.*, leçon du 10 décembre 1974.

10. J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 11-20.

11. *Op. cit.*, Leçon du 17 décembre 1974

12. *Ibid.*

sion réelle, c'est-à-dire de lettre ou d'écriture. Il me paraît utile de faire un détour du côté de la conception du trait unaire dans la mesure où ce trait représente aussi un trait d'union, de jonction de la trace et du signifiant.

Dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*¹³, Lacan nous précise que, dans un premier temps, Freud est conduit à formuler l'articulation de l'inconscient, ainsi qu'à situer le désir, et dans un second temps, celui qu'ouvre « Au-delà du principe du plaisir¹⁴ », il précise qu'on doit tenir compte de la fonction de la répétition. Lacan nous indique que ce qui précise la répétition, c'est la jouissance : « Ce qui nécessite la répétition, c'est la jouissance, terme désigné en propre. C'est pour autant qu'il y a recherche de la jouissance en tant que répétition, que se produit ceci, qui est en jeu dans le pas du franchissement freudien – ce qui nous intéresse en tant que répétition, et qui s'inscrit d'une dialectique de la jouissance, est proprement ce qui va contre la vie. C'est au niveau de la répétition que Freud se voit, en quelque sorte, contraint et ce de par la structure même du discours, d'articuler l'instinct de mort¹⁵. »

Dans le texte de Freud, on peut voir que la répétition est fonction non seulement des cycles que comporte la vie, mais, surtout, d'un cycle qui comporte sa disparition, le retour à l'inanimé.

La définition freudienne du principe du plaisir comme celui de la moindre tension, de la tension minimale nécessaire à la subsistance de la vie, nous montre que la jouissance le déborde et que sa fonction est celle du maintien d'une limite quant à la jouissance.

Si la répétition est fondée sur un retour de la jouissance, c'est que dans la répétition se produit un échec, un défaut ; Lacan souligne cette caractéristique comme centrale dans l'articulation freudienne : « Au titre même de ceci qu'il est expressément et comme tel répété, qu'il est marqué de la répétition, ce qui se répète ne saurait être autre chose, par rapport à ce que cela répète, qu'en perte. En perte de ce que vous voudrez, en perte de vitesse – il y a quelque chose qui est perte. Sur cette perte, dès l'origine, dès l'articulation qu'ici je résume, Freud insiste – dans la répétition même, il y a déperdition

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991.

14. S. Freud, 1920, dans *Œuvres complètes*, volume XV, Paris, PUF, 1996.

15. J. Lacan, *L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 51.

de jouissance. C'est là que prend origine dans le discours freudien la fonction de l'objet perdu ¹⁶. »

Mais revenons à Lacan, pour signaler que son apport dans cette conceptualisation est de reprendre la référence à la marque comme identification de pulsion, comme l'origine du signifiant même. Il dit : « Là, j'emprunte au texte de Freud pour lui donner un sens qui n'y est pas pointé, la fonction du trait unaire, c'est-à-dire de la forme la plus simple de marque, qui est à proprement parler, l'origine du signifiant. Et j'avance ceci – qui n'est pas vu dans le texte de Freud, mais qui ne saurait être d'aucune façon écarté, évité, rejeté, par le psychanalyste – que c'est du trait unaire que prend son origine tout ce qui nous intéresse, nous, analystes, comme savoir ¹⁷. »

Rappelons-nous les trois modes d'identification décrits par Freud, en soulignant au passage qu'il nous indique que l'identification est la forme la plus originaire de la liaison affective à un objet. Les trois configurations qu'elle prend sont :

- premièrement, un investissement sexuel direct de l'objet ;
- deuxièmement, une identification à un des parents en tant que modèle, qui implique la tentative de se mettre à sa place, d'être comme lui. Ce mode comporte une composante agressive, une tendance régressive d'incorporation et d'élimination du rival, introduction de l'objet dans le moi ;
- troisièmement, l'identification à une communauté qui est perçue dans une personne qui n'est pas objet de pulsions sexuelles. Elle correspond à la formation névrotique du symptôme. Il s'agit d'une identification partielle puisque limitée, prenant juste un trait unique de la personne objet.

Cette troisième forme d'identification, qui chez Dora ¹⁸ est représentée par le symptôme de la toux, corrélat de la toux du père, est celle qui rend compte de la fonction du trait unaire. À ce sujet, Lacan remarquera que l'opérateur dans cette forme d'identification est le désir, le trait unaire fonctionnant comme support du désir, comme signifiant du désir.

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*, p. 52.

18. S. Freud, 1905, « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.

Le séminaire sur « L'identification ¹⁹ » est celui du trait unaire, au sens où celui-ci est le fil conducteur de tout le séminaire. Lacan précise : « Ce que nous trouvons à la limite de l'expérience cartésienne comme tel du sujet évanouissant, c'est la nécessité de ce garant, du trait de structure le plus simple, du trait unique, si j'ose dire, absolument dépersonnalisé, non pas seulement de tout contenu subjectif, mais même de toute variation qui dépasse cet unique trait, de ce trait qui est un d'être, le trait unique. La fondation de l'un que constitue ce trait n'est nulle part prise ailleurs que dans son unicité : comme tel on ne peut dire de lui autre chose, sinon qu'il est ce qu'a de commun tout signifiant, d'être avant tout constitué comme trait, d'avoir ce trait pour support ²⁰. »

Le trait unaire apparaît comme un signifiant qui s'origine dans la trace et qui, en quelque sorte, en l'identifiant, l'efface. Cette référence me paraît utile si on considère que dans « Lituraterre ²¹ » Lacan pose la question de la primarité de la lettre ou du signifiant et il répond en accordant la primarité au signifiant. De ce point de vue, il me paraît possible d'articuler que si la lettre contient un signifiant qui lui est primaire, celui-ci, à son tour, contient une trace : c'est la fonction du trait unaire.

De plus, il convient de souligner cette double fonction du trait, d'une part support du désir, dans le symptôme névrotique, d'autre part identification de jouissance. Ces deux aspects renvoient à la double dimension de l'objet *petit a*, en tant qu'objet cause du désir et objet de jouissance ; c'est l'effet du signifiant qui permet cette distribution.

La fonction du symptôme

La dimension de support concerne directement le symptôme, c'est à partir de là que son statut d'écriture s'établit. Lacan consacre un chapitre, à mon avis le plus central, du séminaire « RSI » au symptôme. Il s'agit de la leçon du 21 janvier 1975, où il pose la question de la consistance : « Qu'est-ce que peut être supposée, puisque le terme de consistance suppose celui de démonstration – qu'est-ce

19. J. Lacan, Séminaire « L'identification », 1961-1962, inédit.

20. *Ibid.*, leçon du 22 novembre 1961.

21. J. Lacan, dans *Autres écrits*, *op. cit.*

que peut être supposée une démonstration dans le réel ? Rien d'autre ne le suppose que la consistance dont la corde est ici le support. La corde ici est, si je puis dire, le fondement de l'accord. Pour faire un saut dans ce qui, de ce que j'énonce, ne se produira qu'un peu plus tard, je dirai que la corde devient ainsi le symptôme de ce en quoi le symbolique consiste. Ce qui ne va pas mal après tout avec ceci dont nous témoigne le langage que la formule "montrer la corde", en quoi se désigne l'usure du tissage, a sa portée ²². »

Le symptôme se place alors à l'endroit de la corde, c'est-à-dire au bord, nécessaire à la constitution du trou, et par là il advient comme support.

Lacan reprend ces deux notions, celle du trou, place de l'objet petit *a*, nécessaire au nœud, et celle de l'Un du signifiant, pour montrer les effets sur le symbolique. Ainsi, le grand Autre devient matrice à double entrée, dont le petit *a* constitue l'une de ces entrées, et l'Un du signifiant l'autre entrée.

Il convient de rappeler qu'entre Un et *a*, il n'y a jamais possibilité de recouvrement complet, c'est l'impossibilité de la copulation. La démonstration mathématique est celle du nombre d'or, dont l'opération est : $1 / a = a / (1 + a)$.

Le petit *a* en tant qu'objet cause du désir implique qu'il n'est pas l'objet du désir, il n'est pas l'objet ni direct, ni indirect, mais seulement cette cause, objet insaisissable, manquant.

Lacan donnera une définition borroméenne de la fonction du symptôme borroméenne : « Qu'est-ce que l'affect d'ek-sister, à partir de mes termes ? C'est à voir, au regard de ce champ où je situe ici l'inconscient, c'est-à-dire cet intervalle entre, si je puis dire, deux consistances... Il concerne ce champ où non pas n'importe quoi se dit, mais où déjà la trame, le treillis de ce que tout à l'heure je vous désignais d'une double entrée, du croisement du petit *a* avec ce qui du signifiant se définit comme être ; qu'est-ce qui de cet inconscient fait ek-sistence ? C'est ce que je souligne à l'instant même du support du symptôme ²³. »

22. J. Lacan, « RSI », *op. cit.*, leçon du 21 janvier 1975.

23. *Ibid.*

La définition du symptôme passe par sa fonction $f(x)$, où x , « c'est ce qui de l'inconscient peut se traduire par une lettre, en tant que seulement dans la lettre, l'identité de soi à soi est isolée de toute qualité ».

Pour conclure, il me paraît important de convoquer une ultime formule de Lacan : « De l'inconscient tout Un, en tant qu'il sustente le signifiant en quoi l'inconscient consiste, tout Un est susceptible de s'écrire d'une lettre. Sans doute, y faudrait-il convention. Mais l'étrange, c'est que c'est cela que le symptôme opère sauvagement. Ce qui ne cesse pas de s'écrire dans le symptôme relève de là ²⁴. »

Ce qui reste très important, c'est la référence à l'écriture, la répétition du symptôme, c'est ce qui s'impose de manière sauvage comme écriture.

Je dois dire que d'autres considérations sur le symptôme sont apportées dans ce séminaire, que je ne saurais vous exposer aujourd'hui, d'une part par la limite que nous impose le temps, d'autre part par celle que m'impose ma compréhension.

Notre cartel, de manière très spontanée, pour ne pas dire très inconsciente, a parcouru un chemin dans ce nœud qu'est le séminaire « RSI », en suivant comme fil conducteur la question du réel, souvent spécifié dans la référence à la Shoah. Je dois dire que c'est quelque chose qui s'est imposé, et pour cause, c'est un événement en rupture complète avec l'histoire et qui introduit une limite, une frontière, un hors-sens, ce que certains nomment l'impensable, et qui relève du réel.

Je remercie les collègues qui m'accompagnent dans ce cheminement.

24. *Ibid.*